N° 4.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA NATURE ET L'INFLUENCE DES PASSIONS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 janvier 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J. B. M. DE PARCHAPPE, d'Epernay,
Département de la Marne,

Ex-Chirurgien interne à l'hospice général de Rouen; Membre des Sociétés de médecine et d'émulation de la même ville.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1827.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen. — Messieurs

Anatomie	GRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Président.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, PINEL VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs

Andral.
Arvers.
Baudeloque, *Examinateur.*
Bouvier, *Examinateur.*
Breschet.
Cloquet (Hippolyte).
Cloquet (Jules).
Devergie.
Dubois.
Gaultier de Claubry.
Gérardin.

Messieurs

Gerdy.
Kergaradec, *Suppléant.*
Lisfranc.
Maisonabe.
Parent du Chatelet.
Pavet de Courteille.
Ratheau.
Richard.
Rochoux.
Velpeau.
Rullier.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PARENT, MON BIENFAITEUR ET MON AMI,

MONSIEUR CH. DE PARCHAPPE,

Lieutenant-Colonel ; Officier de la Légion-d'Honneur ; Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et de l'ordre de Saint-Ferdinand.

J. B. M. DE PARCHAPPE.

AVANT-PROPOS.

L'ÉTUDE des passions est aussi importante que vaste et difficile. Pour traiter ce sujet d'une manière convenable, il m'aurait fallu plus de temps, plus d'espace, et surtout des connaissances mûries par une plus longue expérience et par des méditations plus profondes : aussi n'ai-je pas eu la prétention de donner une histoire complète des passions ; je me suis borné à quelques considérations sur leur nature, et à un simple aperçu de leur influence sur la santé. Je me suis abstenu, à dessein, d'aborder des questions qui m'eussent entraîné bien au-delà des bornes que je m'étais imposées ; en un mot, je n'ai fait qu'esquisser quelques parties d'un vaste et magnifique tableau, que je pourrais tenter d'achever plus tard, si ce premier essai obtenait le suffrage de mes juges.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA NATURE ET L'INFLUENCE DES PASSIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur la nature des passions.

Avant d'aborder l'étude des passions, je crois qu'il est à propos de jeter un coup-d'œil général sur les actes divers qui constituent l'intelligence et le moral de l'homme, et sur les facultés auxquelles ces actes ont été rapportés par les philosophes et les physiologistes.

Tous les actes intellectuels et moraux ont cela de commun qu'ils sont accompagnés d'un sentiment quelconque dont nous avons conscience, et c'est ce qu'on doit entendre quand on dit qu'ils dérivent tous de la sensibilité.

Outre cette ressemblance commune à tous, plusieurs d'entre ces actes ont des ressemblances moins générales, à l'aide desquelles on peut les distribuer en plusieurs groupes.

Ainsi, il est un ordre d'actes intellectuels bien distincts : ce sont les

sensations proprement dites, sensations externes, qui ont pour caractère propre de ne pouvoir se produire sans l'intervention d'un agent extérieur, et qui sont la source de toutes nos idées relatives à la connaissance directe des corps.

Des sensations d'un autre ordre, sensations intérieures, sont celles que nous éprouvons sans l'intervention d'agens extérieurs. Elles ont toutes rapport à la satisfaction d'un besoin, et sont destinées à faire naître en nous l'idée de ce besoin : telles sont, la soif, la faim, les sensations des besoins de la respiration, des excrétions, de l'accouchement ; telles sont encore les sensations des besoins de la reproduction, du mouvement, et en général de l'exercice de nos organes et de nos facultés ; sensations qui, quoique moins distinctes et faisant naître des idées moins précises, ont néanmoins la plus grande analogie avec celles dont nous venons de parler, et parce qu'elles sont des sensations de besoin, et parce qu'elles consistent de même dans une sorte de malaise qui se change en plaisir ou en douleur, suivant que le besoin dont elles avertissent est ou n'est pas plus ou moins promptement satisfait.

De ces deux ordres de sensations résultent toutes nos idées simples, qui ne peuvent être définies, et qui sont les matériaux de la pensée. Ainsi, par le concours des sens externes, nous parvenons à la connaissance actuelle des diverses qualités des corps ; par les sensations internes, nous avons l'idée actuelle de nos besoins. Mais, de plus, nous nous souvenons de ce que nous avons senti, et nous pouvons nous représenter les qualités des corps en leur absence, et nos besoins alors même qu'ils ne se font plus sentir ; c'est ce qui constitue la mémoire. Nous pouvons comparer ces diverses choses, soit présentes, soit absentes, apercevoir leurs rapports, en un mot, nous jugeons. A ces actes il faut joindre ceux qu'on rapporte au raisonnement et à l'imagination, et qui sont du même ordre. Enfin nous voulons ; et nos désirs, nos aversions, nos volontés, nos passions, forment un dernier ordre d'actes qui supposent tous les autres, c'est-à-dire qui dépendent tous plus ou moins de nos sensations, de nos besoins et de nos jugemens.

De la connaissance de ces actes on a voulu remonter à celle des agens qui les produisent. Je n'entreprendrai pas l'examen de cette question, qui, posée d'une manière aussi absolue, doit être considérée comme insoluble. Car c'est en vain qu'on a tenté de rendre raison de tous les phénomènes de l'intelligence par l'organisation ; et je partage l'avis de ceux qui établissent en principe que, dans ce sujet, on doit seulement chercher à déterminer les conditions organiques nécessaires à la production des actes intellectuels et moraux, et étudier ensuite ces actes en eux-mêmes et indépendamment de leur cause première.

Je me contenterai d'examiner si, comme la plupart des philosophes l'ont pensé, ces actes divers doivent être rapportés à des facultés primitives, et ce qu'alors on doit entendre par ce mot *faculté primitive*.

Il est évident que nos actes intellectuels et moraux diffèrent entre eux : ainsi la perception d'un son diffère du sentiment de la faim ; le sentiment de l'amour diffère de ce qui constitue la mémoire. De ces différences dans les actes, on a conclu à des différences dans ce qui les produit, et on a reconnu des facultés différentes. Si par ce mot *faculté* l'on n'entend que la puissance de produire un acte, tout le monde sera d'accord, et personne ne pourra contester que nous ayions des facultés différentes, puisque personne ne s'avisera de nier que nous ayions la puissance de produire des actes divers. Bien plus, on ne cessera pas de s'entendre si, considérant que les actes de l'intelligence ont aussi des points de ressemblance, on rapporte ceux qui sont analogues à une même faculté, pourvu toutefois qu'on ne cesse pas d'attacher à ce mot sa véritable signification. Mais on a voulu établir des facultés primitives, et dès-lors tout a été confondu. Si, en cherchant des facultés primitives, on avait conservé au mot *faculté* sa signification, on se serait bien vite aperçu que toutes les facultés sont primitives, puisqu'à coup sûr c'est primitivement que nous avons la puissance de produire un acte intellectuel quelconque. On a donc détourné le mot *faculté* de sa signification, et oubliant que nous n'avons de connaissance certaine que des actes, on a créé des principes : en un

mot, on a réalisé des abstractions, et les facultés qui n'étaient et ne devaient être que des puissances d'agir, ont été considérées comme des agens

Aussi, quelles dissidences entre les philosophes, sur le nombre de ces facultés primitives! *Condillac* paraît en admettre six, et n'en admet réellement qu'une. M. *Laromignière* divise les facultés de l'âme en attention, comparaison, raisonnement, qu'il rapporte à l'entendement; et en désir, préférence, liberté, qu'il rapporte à la volonté.

M. *Destutt-Tracy* réduit nos facultés intellectuelles à quatre, la sensibilité, la mémoire, le jugement, la volonté.

Il serait superflu de citer les divisions adoptées par *Bacon, Descartes, Hobbes, Locke, Bonnet* : il suffit d'avancer qu'elles diffèrent les unes des autres.

Pourquoi donc ces philosophes n'ont-ils pu s'accorder sur la spécification et le nombre de nos facultés primitives? c'est que chacun d'eux a envisagé sous des points de vue un peu différens, les ressemblances qui existent entre les diverses opérations de notre intelligence; ce qui les a conduits à représenter, par le mot de *facultés primitives*, les ressemblances les plus générales qu'ils avaient remarquées. Mais alors la détermination de ces facultés primitives n'a pas l'importance qu'on serait tenté de lui donner au premier coup-d'œil; et elle ne me paraît avoir d'autre but réel que de fournir les moyens de classer d'une manière commode les phénomènes si multipliés de l'intelligence.

Des considérations du même genre me paraissent s'appliquer tout naturellement à cette division, si ancienne et si généralement adoptée, de nos facultés, en facultés dépendantes de l'intelligence, et en facultés dépendantes de l'instinct, division fondée sur ce que parmi nos actes intellectuels et moraux, les uns se produisent avec réflexion et volontairement, tandis que les autres ont leur source dans une impulsion intérieure, irréfléchie et involontaire. J'avouerai que cette différence est vraiment remarquable, et que l'on a eu raison de la consacrer en désignant par un mot spécial l'ensemble des actes appartenant à chacun de ces deux ordres; mais ces expressions, *intelligence* et *instinct*,

peuvent-elles signifier autre chose, sinon que, dans certains cas, nous agissons par une impulsion intérieure et d'une manière en quelque sorte irrésistible, et que dans d'autres nous pouvons délibérer avant d'agir? Ce serait donc une grande erreur que de représenter par ces mots deux principes différens et indépendans l'un de l'autre; erreur que beaucoup d'écrivains n'ont pas su éviter.

Jusquici la question des facultés primitives ne me paraît être qu'une question de mots; et je crois pouvoir avancer que les diverses solutions qu'on en a données n'ont été d'aucun avantage pour la science, et lui ont plutôt été nuisibles en ouvrant la porte à des discussions interminables.

En est-il de même de la théorie de M. *Gall?* Cet illustre physiologiste divise les facultés intellectuelles et morales en *qualités et facultés fondamentales*, et en *attributs généraux* de ces mêmes qualités et facultés. Au nombre de vingt-sept, ces qualités et facultés fondamentales sont innées; elles ont des organes spéciaux, qui sont des parties déterminées de l'encéphale. De l'existence de ces organes, de leur degré de développement ou d'activité, dépendent toutes nos qualités et nos aptitudes intellectuelles et morales. Dans ces facultés fondamentales et leurs organes, M. *Gall* trouve les motifs et la condition de toutes les opérations de notre âme, jugemens, déterminations, goûts, penchans, etc. Sous le nom d'attributs généraux des qualités et facultés fondamentales, il comprend la sensibilité, l'attention, la mémoire, le jugement, l'imagination, les penchans, les passions, toutes choses qu'il considère comme de simples modes d'activité des facultés fondamentales, modes généraux communs à toutes ces facultés, et conséquences nécessaires de leur existence. Un exemple rendra plus clair ce résumé des opinions de M. *Gall*, relatives au sujet qui m'occupe. Il existe un sens des tons : c'est une faculté fondamentale qui a son organe dans une partie déterminée du cerveau. L'homme doué de ce sens perçoit et juge les rapports des tons; il est capable de se représenter par sa seule force interne, telle musique qu'il a entendue; tout ce qui se rattache à la musique attire et fixe son attention; il peut

inventer des airs ; si l'organe qui correspond au sens des tons a beaucoup d'activité, l'homme qui en est doué aura un penchant prononcé pour la musique ; un degré de plus, et le besoin de s'en occuper se fera vivement sentir ; enfin, si l'action de cet organe est prépondérante, il y aura entraînement vers son objet, passion pour la musique.

Cette théorie ingénieuse et séduisante a pour bases principales. l'existence incontestable d'aptitudes innées, la différence qu'on observe entre les caractères, les talens et les aptitudes des hommes, et aussi entre les instincts et les qualités des animaux, enfin des observations nombreuses sur les rapports qu'on peut trouver entre ces aptitudes et l'existence ou le développement de certaines parties du cerveau.

Mais si l'on ne peut contester qu'il y ait dans l'homme et les animaux des aptitudes innées et diverses, auxquelles on peut donner, si l'on veut, le nom de facultés fondamentales, et si tout porte à croire que l'existence de certaines parties déterminées de l'encéphale soit la condition organique sans laquelle ces aptitudes ne se montreraient pas ; doit-on en conclure d'une manière absolue que le pouvoir de juger, de se souvenir, de faire attention, de choisir, qui nous paraissent bien évidemment des choses indépendantes de telle ou telle aptitude, n'en soient cependant que de simples modifications ? De ce qu'un appareil nerveux est reconnu correspondre à un penchant ou à une aptitude, comme, par exemple, un organe nerveux correspond au sens de la vue, en peut-on déduire que cet organe nerveux est l'agent unique de tout ce qui peut avoir rapport à ce penchant, à cette aptitude, ou à ce sens? Je n'examine pas les objections qu'on peut opposer aux conséquences que M. *Gall* a tirées de ses belles et utiles recherches ; je ne conteste ici que l'exclusion donnée par lui à toute faculté qui n'est pas une de celles dont il a déterminé les organes ; car pour moi je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas, par exemple, un appareil nerveux destiné à la mémoire, ou au jugement ; et il me semble qu'on pourrait encore trouver dans le cerveau quelque coin pour le placer. D'ailleurs, si l'on remarque que le nombre des facultés fondamentales établies par M. *Gall* ne peut pas être considéré comme absolu ; et en outre que M. *Spurzheim*, con-

duit par les mêmes principes, croit devoir ajouter à ce nombre, huit autres facultés aussi fondamentales, ne sera-t-il pas permis de penser que la question des facultés primitives n'a pas plus été complètement résolue par M. *Gall*, que par ses prédécesseurs?

De ces considérations auxquelles les bornes de mon sujet ne m'ont pas permis de donner les développemens dont elles étaient susceptibles, je crois pouvoir conclure que, dans l'étude de l'homme intellectuel, il est moins important de systématiser nos connaissances sur ce sujet obscur, que de ne rien admettre qui ne soit l'expression claire et positive des faits, et de savoir douter, quand nous ne pouvons connaître. Je m'efforcerai de ne pas m'écarter de ce principe dans ce que je vais dire sur les passions.

Il semblerait que tout le monde dût être d'accord sur la signification du mot *passions*, puisqu'il exprime des choses que tout le monde est apte à ressentir; et cependant est-il rien de plus vague et de moins précis que le sens qu'on y attache? Sans m'arrêter à rechercher les causes de ces dissidences, qui me paraissent tenir surtout à ce que le même nom a été donné à des choses essentiellement différentes, je vais essayer de déterminer le sens du mot *passion*. Il me semble que ce terme générique ne peut exprimer que ce qu'il y a de commun entre les actes moraux qu'il représente; c'est donc dans l'analyse des divers actes compris sous le nom de *passions* qu'on peut trouver la véritable définition de ce mot. Mais d'abord quels sont les actes moraux qu'on doit comprendre sous le nom de *passions*? Ici s'offrent encore des dissidences inconciliables. Différentes divisions ont été établies, et dans chaque division le sens du mot *passion* a été tour à tour étendu ou restreint. Il a été restreint, par exemple, par ceux qui ont séparé les affections des passions. Je regarde ces distinctions comme plus nuisibles qu'utiles; elles n'apprennent rien sur la nature des actes moraux, et elles ont un inconvénient grave, celui d'être en contradiction avec l'usage. Qui empêchera de donner le nom de passion à la colère aussi bien qu'à l'ambition? Je pense donc qu'on doit conserver, même dans les ouvrages scientifiques, le nom de passions aux actes moraux qui

l'ont toujours porté. Il vaut mieux créer des mots nouveaux pour désigner des différences, que de changer le sens de ceux que l'usage a consacrés.

Ainsi je comprends sous le nom de *passions*, et ce que l'on a désigné par le nom d'affections morales, la joie, la colère, la frayeur, la tristesse, etc.; et aussi ce que l'on a plus particulièrement appelé passions, l'ambition, l'amour, la jalousie, etc. Maintenant qu'y a-t-il de commun entre tous ces actes, qui soit en même temps propre à les caractériser? n'est-ce pas une émotion intérieure accompagnée de plaisir ou de peine, qui nous détermine à agir pour en fixer ou en repousser la cause? C'est là, ce me semble, l'idée la plus générale qu'on peut se faire des passions, et celle que doit constamment rappeler ce mot. Après avoir ainsi déterminé le sens du mot *passion*, pris dans son acception la plus générale, je vais examiner plusieurs questions relatives à l'histoire générale de ces actes moraux, et d'abord celle de leur nature.

On ne peut pas plus connaître d'une manière absolue la nature des passions, que l'on ne connaît la nature des sensations et des autres actes intellectuels; mais on peut étudier les diverses conditions de leur existence. Ainsi l'étude de la nature des passions me paraît comprendre: l'analyse des causes qui leur donnent naissance; la recherche du caractère et du siége de l'émotion intérieure qui les constitue; l'examen des changemens appréciables qu'éprouvent sous leur influence les diverses fonctions de l'économie; enfin l'appréciation du but où elles tendent.

Les causes des passions, et je n'entends ici parler que de celles qui les déterminent essentiellement, sont nos penchans et nos jugemens. Voilà les deux sources d'où toutes nos passions découlent.

Les penchans que l'on a aussi désignés sous le nom de facultés affectives, d'instincts, etc., ne doivent pas être confondus avec les passions: ils sont à la passion ce que la faculté de juger, par exemple, est aux rapports perçus. Dans les passions il y a toujours penchant naturel ou acquis: mais le penchant n'est pas la passion; il faut, pour la constituer, l'intervention du jugement. Ainsi dans l'amour, dans la colère, il y a évidemment penchant naturel au rapprochement des

sexes, penchant à nous conserver; mais il y a de plus jugement que la personne que nous voyons ou que nous nous rappelons, a tout ce qu'il faut pour satisfaire notre penchant; jugement que quelque personne veut nous nuire, menace notre conservation. Le penchant nous donne la conscience d'un besoin; le jugement nous fait connaître l'objet propre à satisfaire ce besoin, alors la passion se produit.

Les penchans sont des impulsions intérieures, résultats de dispositions innées. Il ont beaucoup d'analogie avec les besoins dits physiques; comme eux ils se manifestent indépendamment de la volonté, ils font naître des désirs, ils causent une sensation de plaisir lorsqu'ils sont satisfaits, de douleur lorsqu'ils ne le sont pas; mais ils en diffèrent par la nature de leur objet. Les besoins dits physiques sont relatifs à la nutrition, et à l'entretien de la vie de l'individu; ce sont les besoins de la vie organique de *Bichat;* tous peuvent entraîner la mort, s'ils ne sont pas satisfaits; aussi sont-ils bien plus impérieux que les penchans, et en quelque sorte irrésistibles. Les penchans sont relatifs à la reproduction de l'espèce, à l'exercice des facultés diverses, qui nous mettent en relation avec les hommes; ce sont les besoins de la vie animale de *Bichat*. Leur satisfaction est nécessaire à notre bonheur, mais n'est pas une condition indispensable de notre existence; aussi pouvons nous leur résister.

On n'est pas d'accord sur le nombre des penchans de l'homme. Les uns ont tenté de les réduire à un seul, l'amour de soi; d'autres les ont rapportés à deux instincts ou penchans généraux, l'instinct de conservation et l'instinct de reproduction; M. *Alibert* admet en outre un instinct d'imitation et un instinct de relation: MM. *Gall* et *Spurzheim* en comptent un bien plus grand nombre, qu'ils désignent sous le nom de facultés affectives.

Au milieu de toutes ces dissidences, il me paraît évident que nos penchans sont multiples. S'il est incontestable que l'amour de nous-mêmes par quoi l'on a voulu tout expliquer, se retrouve dans tous nos penchans, il est aussi vrai qu'outre ce caractère commun nos penchans ont encore quelque chose de spécial. Dans le penchant à la

reproduction, par exemple, il y a évidemment autre chose qu'amour de nous-mêmes.

La pluralité des dispositions innées qui constituent les penchans, admise par un grand nombre de philosophes, a surtout été démontrée par M. *Gall*, qui me paraît aussi avoir réussi à constater l'existence et à déterminer la nature de plusieurs de nos penchans. Mais, malgré ses travaux, on ne sait encore rien de positif sur le nombre de nos penchans.

Au reste, quel que soit ce nombre, je regarde comme démontré que ces penchans sont innés, c'est-à-dire qu'ils sont inhérens à l'organisation avec laquelle ils naissent et se développent ; que ces penchans, divers dans les animaux, suivant leur espèce, sont les mêmes dans chaque espèce, et par conséquent dans l'espèce humaine pour leur nature et pour leur nombre, mais qu'ils diffèrent sous le rapport de leur énergie. Il paraît que ces différences d'énergie tiennent à des différences dans l'organisation et dans le volume de certaines parties du cerveau ; mais ce qui est incontestable, c'est que l'intégrité du cerveau est une condition sans laquelle ces penchans ne peuvent se montrer.

Ces penchans constituent des besoins naturels indépendans des connaissances acquises à l'aide des facultés intellectuelles ; ils sont la source de passions qu'on pourrait appeler naturelles, telles que l'amour maternel, l'amour.

Les jugemens considérés comme causes de nos passions, ne diffèrent des jugemens ordinaires par lesquels nous parvenons à la connaissance des objets extérieurs, qu'en ce qu'alors ces objets sont envisagés spécialement comme étant propres à satisfaire nos besoins. Je n'ai point à parler de la manière dont ils se forment. Mais ils ne me paraissent pas influer seulement sur la production des passions, en tant qu'il nous font connaître que tel objet est propre à satisfaire un besoin actuellement senti. La connaissance des choses, acquise par leur moyen, jointe à ce que l'expérience nous a appris sur les divers usages utiles ou agréables auxquels ces choses peuvent être employées,

font naître en nous des goûts habituels plus ou moins prononcés, qui deviennent en quelque sorte des penchans, et qui sont la source de passions qu'on pourrait nommer *acquises*, telles que l'amour de la chasse, la passion du jeu, l'amour de la patrie.

Ainsi, d'une part, penchant naturel ou bien goût acquis; d'autre part, jugement qui établit que tel objet est propre à satisfaire ce penchant ou ce goût; voilà, je pense, les causes efficientes des passions.

Les émotions intérieures qui constituent les passions, sont de véritables sensations; elles se rapprochent beaucoup des sensations qui accompagnent les besoins dits *physiques*, car les unes et les autres peuvent être également rapportées au plaisir et à la douleur dont elles ne sont que des nuances ou des degrés; et dans tous les cas, ces deux modes généraux de notre sensibilité entraînent nécessairement le désir de faire cesser l'un et de faire naître ou durer l'autre. Je ne trouve entre ces sensations de différence générale essentielle que celle de la nature de leur destination; différence que j'ai déjà indiquée. Le siége de ces sensations n'a pas encore pu être déterminé d'une manière précise. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que le système nerveux, et plus particulièrement le cerveau, doivent être regardés comme les organes à l'aide desquels elles sont produites.

Les changemens appréciables que les passions déterminent dans les diverses fonctions, varient suivant l'espèce de passion. Les uns se manifestent dans les fonctions de relation, et consistent dans le trouble de l'intelligence et dans des altérations de la physionomie et de la voix, dans des gestes, des attitudes et des cris caractéristiques. Les autres changemens s'opèrent dans les fonctions organiques, et sont très-variables. La circulation, la respiration, les sécrétions sont les fonctions le plus habituellement et le plus profondément modifiées par les passions. Ces divers changemens, combinés de diverses manières, donnent à chaque passion une physionomie particulière, propre à la caractériser, et qu'il n'entre pas dans mon plan de décrire.

Je ne dois pas omettre une considération générale relative à ces ap-

parences extérieures des passions, c'est que les unes sont entièrement soustraites à l'empire de la volonté, tandis que les autres peuvent être modifiées, ou même étouffées par une volonté énergique.

Le but des passions est de nous déterminer à rechercher ce qui peut nous être utile ou agréable, et à repousser ce qui peut nous être désagréable ou nuisible, et par conséquent d'assurer notre conservation, notre reproduction et nos relations sociales par l'attrait du plaisir et l'appréhension de la douleur. Cette destination est surtout celle des passions qui dérivent de nos penchans naturels; et c'est aussi de ces passions qu'on peut dire qu'elles sont essentiellement bonnes et utiles; elles ne peuvent devenir mauvaises ou nuisibles, que lorsque notre jugement nous égare dans le choix des moyens propres à satisfaire nos penchans. Des erreurs de jugement me paraissent constituer encore ce qu'il peut y avoir de mauvais dans les passions qui dérivent de nos penchans acquis.

De ce que j'ai exposé sur la nature des passions, il résulte que les passions sont des émotions ou sensations intérieures, accompagnées de douleur ou de plaisir, ayant pour causes nos penchans et nos jugemens, déterminant dans les diverses fonctions des changemens caractéristiques, et ayant pour but la satisfaction de besoins naturels ou acquis.

La détermination du siége des passions a beaucoup occupé les auteurs qui sontencore partagés entre deux opinions principales; suivant l'une, c'est l'encéphale qui est le siége des passions; tandis que, suivant l'autre, ce seraient les viscères de la poitrine et de l'abdomen : mais, si ce que j'ai dit sur la nature des passions est exact, ne doit-on pas reconnaître l'impossibilité d'assigner un siége aux passions? car les passions étant des résultats, et des résultats souvent très-complexes de l'exercice de nos facultés intellectuelles et morales ne peuvent avoir de siége proprement dit. On peut chercher à déterminer quels sont les organes de nos penchans et de nos facultés intellectuelles, à quels appareils organiques doivent être rapportées les émotions constituantes des passions, par l'influence de quels agens s'opèrent les

changemens qu'on observe dans les diverses fonctions au moment où les passions éclatent. Ainsi, dans la passion de l'amour, on peut chercher quel organe préside au penchant à la reproduction; on peut analyser les sensations diverses qui accompagnent l'amour; enfin on peut examiner les signes sensibles qui caractérisent au-dehors cette passion, et les expliquer par l'influence d'un agent quelconque, mais on ne peut chercher de siége à l'amour.

Pour rendre mon idée aussi claire que je la conçois, qu'on me permette une comparaison. La vision est un acte sensitif à la production duquel plusieurs circonstances sont nécessaires; présence d'une cause excitante, la lumière; action physique d'un organe, l'œil; sensation particulière dont le siége peut être placé dans un organe nerveux, la rétine, le nerf optique ou une partie du cerveau. Du concours de ces choses diverses naît la vision; mais la vision elle-même, qui n'est qu'un résultat, ne peut avoir de siége.

N'est-ce pas pour avoir négligé de faire cette distinction, que les esprits les plus judicieux ont été conduits à adopter des opinions tout-à-fait les plus insoutenables? Ainsi l'on a placé le siége de la colère dans le foie, celui du courage dans le cœur, etc.; mais cela pourrait tout au plus se concevoir du penchant naturel qui est une des causes excitantes des passions; et même il me paraît évident que tous les raisonnemens dont on a cherché à appuyer ces opinions n'avaient réellement rapport qu'aux penchans que l'on confondait mal à propos avec les passions.

Je me suis efforcé jusqu'à présent de rendre nette et précise l'idée qu'on doit se faire de la nature des passions. Je vais maintenant passer à l'examen de leurs différences générales les plus remarquables.

Les passions diffèrent sous le rapport de leur objet. Nos besoins sont divers, et peuvent être distingués en plusieurs ordres auxquels on peut aussi rapporter autant de groupes de passions. Ainsi aux besoins relatifs à la propagation de l'espèce se rapportent l'amour, l'amour maternel, la jalousie. Aux besoins relatifs à la conservation de l'individu correspondent la colère, la peur, l'avarice, etc.; aux besoins relatifs à la vie sociale se rattachent l'amitié, la bienveillance, la pitié, etc.; enfin

on pourrait, ce me semble, admettre un dernier ordre de besoins pour ainsi dire factices et pourtant souvent très-impérieux, auxquels on rapporterait diverses passions, telles que l'ivrognerie, l'amour de la chasse, de la guerre, de la gloire, de la patrie, la passion du jeu, etc. On remarque encore des différences bien tranchées entre les passions, sous le rapport de la sensation qu'elles nous font éprouver. Ainsi, suivant qu'elles sont accompagnées de plaisir ou de douleur, on les appelle agréables ou pénibles, tristes ou gaies ; à cette division se rapporte la distinction établie entre les passions d'après le sentiment de désir ou d'aversion qui les accompagne, sentimens que j'ai dit être nécessairement liés au plaisir et à la douleur.

Les passions diffèrent encore sous le rapport de la simplicité ou de la multiplicité des motifs qui les déterminent ; elles sont simples ou complexes. L'amour n'a qu'un motif; la satisfaction du besoin de la reproduction, c'est une passion simple. Au même motif se joint, dans la jalousie, l'éloignement d'un rival ; cette passion est complexe.

Une différence importante à noter est celle qui existe entre les passions sous le rapport du trouble qu'elles apportent dans les fonctions : les unes sont douces, accompagnées d'une sensation faible et le plus souvent agréable ; telles sont l'amitié, la pitié, la bienveillance, etc. : d'autres sont violentes, accompagnées de sensations énergiques, de mouvemens tumultueux et désordonnés ; telles sont la colère, la haine, la vengeance, la terreur, etc. C'est à peu près sous le même rapport qu'on les a encore divisées en excitantes ou débilitantes, expansives ou oppressives.

La considération de ces différences est la base des diverses classifications des passions. On peut adopter sans inconvénient l'une ou l'autre de ces classifications, quand on n'a d'autre but que d'embrasser d'un seul coup d'œil le tableau si vaste des passions humaines. Mais le choix cesse d'être indifférent, lorsqu'on a l'intention d'étudier les passions sous un seul de leurs nombreux rapports ; et dans ce cas il sera avantageux de choisir pour base de la classification le rapport même que l'on veut plus spécialement envisager.

CHAPITRE II.

Aperçu de l'influence des passions sur la santé.

L'influence générale des passions sur l'économie peut se rapporter à celle du plaisir et de la douleur. Toutes les passions sont accompagnées de l'un ou l'autre de ces deux sentimens. Je crois donc devoir examiner d'abord quels sont les effets du plaisir et de la douleur sur les diverses fonctions.

Le plaisir agit évidemment sur nos organes à la manière des excitans; il active les fonctions, et leur imprime un caractère particulier d'aisance et de liberté. Sous son influence, les organes des sens jouissent d'une sensibilité plus exquise, les facultés intellectuelles s'exercent avec plus de facilité, et nos diverses aptitudes se manifestent avec plus d'énergie. On a la conscience d'un bien être intérieur qui fait sentir plus vivement le charme de l'existence : la circulation est accélérée, le cœur bat avec force, la face se colore, le pouls est plein et développé, la respiration plus rapide n'a pourtant rien perdu de sa liberté. Il y a élévation de la chaleur du corps qui est plus capable de résister à l'impression des vicissitudes atmosphériques. L'appétit est vif, et la digestion prompte et facile. L'absorption, l'assimilation, les sécrétions paraissent aussi s'activer ; enfin les mouvemens musculaires sont libres et aisés ; on se sent et on est réellement capable de soutenir de grandes fatigues. Tels sont les effets généraux du plaisir, lorsqu'il est modéré et que sa durée se prolonge.

Lorsqu'il est extrême, ses effets se rapprochent de ceux qui résultent de toutes les impressions fortes, quel que soit leur caractère, et consistent dans le trouble de presque toutes les fonctions. Ainsi suspension presque complète des opérations intellectuelles, difficulté de la parole, tremblemens et mouvemens spasmodiques des membres ; palpitations du cœur, respiration entrecoupée, soupirs, pleurs, frissons et quelquefois syncope. Ces accidens ne sont le plus souvent que momentanés ; bientôt il s'établit une sorte de réaction, et alors les effets du plaisir prennent insensiblement le caractère que j'ai d'abord signalé comme leur étant spécialement propre.

L'action de la douleur morale est généralemeut débilitante : les fonctions intellectuelles s'exercent avec peine et dégoût; on éprouve à la base de la poitrine un resserrement accompagné d'anxiété; la circulation se ralentit ainsi que la respiration dont la gêne et la difficulté déterminent de fréquens soupirs. La face est pâle, la chaleur diminuée ; l'appétit cesse de se faire sentir, la digestion est lente, incomplète. Les autres fonctions perdent aussi de leur énergie, les muscles sont affaiblis, et on éprouve ordinairement une répugnance presque invincible pour l'exercice. Si la douleur morale se prolonge, le trouble des fonctions s'accroît, surtout de celles qui sont relatives à la nutrition ; peu à peu une maigreur effrayante s'empare de tout le corps, et l'état de dépérissement dans lequel les divers organes sont successivement jetés, conduit lentement à la mort par le marasme. La douleur, lorsqu'elle est extrême et subite, produit des effets analogues à ceux qui se montrent sous l'influence d'un excès de plaisir ; mais ses effets sont en général plus durables et plus fâcheux.

Ainsi, suivant que les passions sont gaies ou tristes, leurs effets sont en général ceux que je viens d'indiquer, et ont pour caractère principal une augmentation ou une diminution dans l'activité et l'énergie des fonctions. On doit, sans doute, chercher la principale cause de ces effets dans une altération directe et primitive du système nerveux, et surtout de l'encéphale; mais il faut, ce me semble, se garder d'établir en principe général, que l'action du centre nerveux soit toujours diminuée dans les passions tristes; ces passions sont elles-mêmes un résultat de l'activité du cerveau, et une exagération de la sensibilité les accompagne très-souvent. Il n'y a alors de vraiment diminué que l'influence vivifiante du cerveau sur les autres organes.

Mais indépendamment de ces deux ordres d'effets généraux, produits par les passions, selon qu'elles sont causes de plaisir ou de douleur, plusieurs d'entre elles paraissent avoir quelque chose de spécial dans l'influence qu'elles exercent sur l'économie. Ainsi, la colère agit sur l'appareil biliaire d'une manière très-énergique, et paraît communiquer aux divers fluides sécrétés, et surtout à la

salive et au lait, des qualités malfaisantes. La tristesse augmente spécialement la sécrétion des larmes ; la terreur offre surtout pour phénomènes prédominans, le refroidissement de la peau, et l'anéantissement des forces musculaires.

Après avoir donné ce léger aperçu des effets généraux des passions, je vais examiner leur influence sur chacune de nos principales fonctions en particulier, et indiquer les maladies qui peuvent en être le résultat. Mais, pour éviter des répétitions fastidieuses, je crois devoir dire auparavant quelque chose des morts subites, que presque toutes les passions peuvent causer, quand elles éclatent avec violence. On trouve dans les auteurs une foule d'exemples de morts subites, causées par l'excès des passions ; Sophocle, Dénis le tyran, Léon x, moururent de joie. *Marcellus Donatus* rapporte qu'un enfant mourut de frayeur, pour avoir aperçu inopinément à ses côtés deux personnes vêtus de noir ; un peintre mourut d'admiration à la vue d'un tableau de Raphaël; Isocrate expira de douleur, en apprenant la perte de la bataille de Chéronée. L'ambition déçue, le désespoir de l'amour ont aussi quelquefois causé la mort. Il serait superflu de citer un plus grand nombre d'exemples.

La suspension immédiate de l'innervation, entraînant celle de la respiration et de la circulation, me paraît être la cause la plus ordinaire des morts subites produites par les passions, dont l'action pourrait dans ces cas être comparée à celle des fortes commotions du cerveau. Mais la mort peut aussi être le résultat de congestions sanguines, ou d'hémorrhagies du cerveau. Dans plusieurs des cas qu'on trouve cités dans les auteurs, la mort paraît avoir été causée par la rupture d'anévrismes internes.

Je passe maintenant à l'examen des effets des passions, lorsqu'elles ne causent pas immédiatement la mort.

Les altérations du cerveau et du système nerveux, produites par les passions, consistent dans des irritations, des congestions sanguines, et aussi dans des modes de lésion qui ne sont appréciables que par le trouble des fonctions, et dont nous ne pouvons

par conséquent nous faire une idée précise. Dans beaucoup de passions, et surtout dans les excitantes, l'exaltation des idées et de la sensibilité générale, la coloration de la face, les mouvemens convulsifs, tout semble indiquer un afflux de sang vers l'encéphale, avec irritation. Aussi des phlegmasies, des hémorrhagies cérébrales peuvent-elles se développer sous leur influence. Mais le trouble et la perversion des fonctions sensoriales ne peuvent pas toujours être expliqués par l'irritation, et il me semble qu'il y a dans ces cas quelque chose de spécial qui nous échappe; comme on peut aussi le remarquer dans les maladies qui résultent souvent de cette perversion, dans les diverses espèces de folie, l'épilepsie, etc., qui certainement sont autre chose que de simples irritations. Les passions sont les causes les plus ordinaires de l'aliénation mentale ; et parmi elles, les passions tristes la déterminent plus souvent que les autres; même, suivant M. *Esquirol*, la joie et les passions gaies produisent très-rarement la folie, qui reconnaît le plus souvent pour causes, la tristesse, l'amour contrarié, la jalousie, la frayeur, la colère, l'amour-propre blessé, l'ambition déçue. On sait que de toutes les causes de l'épilepsie, la plus constante est la frayeur.

Les effets des passions sur les autres organes, ne me paraissent pas devoir être considérés comme toujours sympathiques de l'altération du cerveau primitivement affecté par elles.

L'accélération, le ralentissement, et les autres troubles de la circulation, qui sont un des effets les plus remarquables des passions, peuvent entraîner de graves accidens. J'ai déjà parlé de la syncope qui peut résulter de l'interruption des contractions du cœur; mais ces contractions, qui sont rendues très-énergiques par certaines passions, peuvent le devenir au point de déterminer la rupture du cœur, ou celle d'un gros vaisseau; ce qui toutefois arrive très-rarement, et ce qui n'arriverait peut-être jamais, sans une prédisposition particulière, telle que l'existence d'un anévrisme ou de quelque autre lésion organique. Les passions qui augmentent l'irritabilité du cœur, peuvent concourir à en déterminer l'hypertrophie, ou au

moins à hâter les progrès de cette maladie. L'accélération de la circulation contribue encore à accroître l'activité cérébrale déjà exagérée par l'influence directe de la passion, et peut favoriser par conséquent le développement de maladies du cerveau. Mais un des effets les plus fréquens que les passions produisent par leur influence sur la circulation, ce sont les hémorrhagies dont plusieurs d'entre elles, mais surtout la colère, ont si souvent été la cause.

Le ralentissement et la gêne de la circulation que produisent plus particulièrement les passions tristes, et qui s'accompagnent toujours de difficultés dans la respiration, peuvent être considérés comme des causes fréquentes de maladies organiques du cœur. *Desault* a remarqué que ces maladies étaient devenues très-communes à l'époque de la terreur en 1793; c'est à ce trouble de la circulation qu'on peut rapporter la suppression des menstrues, si fréquemment occasionnée chez les femmes par les passions tristes.

Le trouble de la respiration dans les passions agit surtout par l'influence de cette fonction sur la circulation; il peut favoriser la formation d'anévrismes du cœur, et de congestions cérébrales. Il y a entre la circulation et la respiration une correspondance constante d'altérations qui concourent ordinairement à produire les mêmes effets. Mais on a aussi des exemples de lésions directes de l'appareil pulmonaire déterminées par de vives émotions de l'âme, comme l'attestent plusieurs observations d'asthme rapportées par les auteurs.

Les organes de la digestion ne sont pas soustraits à l'influence des passions. Des vomissemens, des gastrites aiguës et plus souvent chroniques, des diarrhées; voilà les effets les plus fréquens de leur action sur le système digestif. On a remarqué que les ambitieux succombaient souvent à des affections cancéreuses de l'estomac. Ce viscère serait-il constamment irrité par les passions? et la sensation douloureuse que les fortes émotions nous font éprouver à l'épigastre, serait-elle l'expression de la souffrance de l'estomac? C'est ce qu'on a avancé, et ce qui me paraît très-difficile à prouver.

Il n'est aucun organe sécréteur dont l'action ne puisse être modifiée par les affections de l'âme.

La frayeur, la surprise, la colère, etc., peuvent supprimer la sueur et causer des irritations intérieures, lorsque l'action diminuée de la peau n'est pas suppléée par la suractivité succédanée de l'appareil urinaire, qui paraît aussi pouvoir être influencé directement. La transpiration insensible est favorisée par les passions douces et excitantes. Un des effets les plus ordinaires des passions c'est l'augmentation de la sécrétion des larmes, dont l'effusion abondante est presque toujours suivie d'un soulagement marqué, et pourrait en quelque sorte être considérée comme une crise favorable.

Le lait se supprime souvent chez les nourrices, au moment où elles éprouvent une forte émotion. On cite même des cas dans lesquels le lait, à la suite d'un accès de colère, acquit des propriétés assez irritantes pour déterminer, chez les enfans qui s'en nourrissaient, de fortes tranchées, et même des gastrites.

La salive est sécrétée abondamment dans certaines passions; plusieurs exemples tendent à prouver que la colère peut altérer cette sécrétion au point de faire contracter à son produit des qualités vénéneuses, et susceptibles d'occasionner des convulsions et même la rage chez les personnes à qui une morsure inoculerait cette salive altérée. Plusieurs passions, mais surtout la colère, augmentent extraordinairement l'action du foie et la sécrétion de la bile. Des vomissemens et des déjections abondantes de bile, l'ictère, l'hépatite, si souvent observées à la suite de transports de colère, attestent suffisamment la puissante influence de cette passion sur l'appareil sécréteur de la bile.

Les changemens produits par les passions, dans l'action du système musculaire, offrent des nuances, dont on pourrait trouver les extrêmes dans la force musculaire centuplée par la colère, et dans cette même force annihilée par la terreur.

J'ai parlé de l'augmentation et de la diminution de la contractilité du cœur; les vomissemens, l'éjection brusque de l'urine et des fèces

sont des phénomènes qui prouvent que le système musculaire intérieur est aussi sous la dépendance des passions. L'on a observé diverses paralysies à la suite de violentes affections morales.

On a pu voir jusqu'ici combien de maladies peuvent avoir leur source dans l'exagération de nos passions. Mais il faut avouer qu'il arrive assez rarement que ces fâcheux effets soient uniquement le résultat de leur action instantanée ; le plus souvent une prédisposition particulière existait, et la passion n'a été que l'occasion de la maladie ou de la mort. Dans une foule de cas, on est forcé d'admettre une aptitude, soit innée, soit acquise, à contracter les maladies qui éclatent sous l'influence des émotions de l'âme. Aussi est-ce surtout dans l'imminence ou dans le cours des maladies, que les passions ont des conséquences fâcheuses. Cette réflexion me conduit à parler des effets des passions sur l'homme malade.

Les passions sont, en général, nuisibles dans les maladies ; et le calme de l'âme est ordinairement la condition la plus favorable à leur guérison. Cependant il est d'observation que la confiance, le courage, l'espérance, sont d'un heureux augure ; et que les passions gaies et modérées exercent une influence avantageuse sur les maladies qui ne sont pas accompagnées de symptômes inflammatoires prononcés. Mais les passions tristes aggravent presque toujours l'état du malade ; et, en général, il n'y a que quelques cas très-rares dans lesquels les fortes émotions de l'âme ne déterminent pas des accidens fâcheux.

Les passions excitantes agissent dans le sens des inflammations, puisqu'elles augmentent la sensibilité et accélèrent la circulation. Aussi sont-elles très-nuisibles dans ce genre de maladies, ainsi que dans les hémorrhagies, et dans toutes les lésions des organes de la circulation. On trouve, dans les auteurs, de nombreux exemples des effets pernicieux de la colère et de la joie excessive sur des malades atteints d'inflammations diverses. Sous leur influence, des anévrismes se sont rompus, des hémorrhagies arrêtées se sont reproduites avec violence, des éruptions cutanées se sont supprimées, et une métas-

tase funeste a causé la mort ; des plaies qui marchaient promptement vers la cicatrisation, se sont tout à coup compliquées de douleurs, de convulsions, et de phlegmasies cérébrales souvent mortelles.

Les effets des passions débilitantes ne sont pas moins redoutables. Combien de fois la crainte d'une opération chirurgicale, même légère, n'a-t-elle pas déterminé la mort pendant ou après l'opération ! De funestes métastases sont occasionnées par la frayeur, surtout dans les exanthèmes. La crainte de la difformité que la variole peut laisser après elle, rend souvent cette maladie dangereuse chez les femmes; et l'on en a vu mourir de l'impression pénible qu'avait faite sur elles la perte de leur beauté. Le dessèchement des plaies, suivi de convulsions mortelles, la métastase de la goutte sur les poumons ou l'estomac, sont des résultats que le chagrin a souvent produits.

On sait que, dans les épidémies contagieuses, la crainte met les personnes qui en sont frappées dans les dispositions les plus favorables pour contracter la contagion, à laquelle les hommes qui la bravent échappent très-souvent ; et l'on sait aussi que la maladie, une fois contractée, est presque infailliblement mortelle pour ceux qui l'ont redoutée.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les effets des passions dans les maladies ; j'ajouterai seulement quelques mots sur leur influence chez les femmes dans l'état de grossesse et à l'époque de l'accouchement. Des hémorrhagies utérines, l'avortement, ont souvent été occasionnées par une forte émotion de l'âme ; et, dans plusieurs cas, on a dû attribuer à une semblable cause des maladies, le dépérissement, et même la mort du fœtus. L'observation journalière prouve l'influence que peuvent avoir les passions sur le travail de l'enfantement : la présence d'une personne odieuse ou importune suffit souvent pour arrêter tout à coup les douleurs, ou au moins pour les rendre faibles, irrégulières et infructueuses. La joie d'avoir un fils vivement désiré a quelquefois causé des hémorrhagies utérines formidables ; et des femmes ont succombé au chagrin d'avoir été trompées dans leurs espérances. Enfin on a vu, après l'accouchement, des

suppressions de lochies, et des péritonites mortelles se manifester à la suite de vives affections morales.

Mais les effets des passions sur l'économie ne sont pas toujours nuisibles. J'ai déjà parlé de l'influence avantageuse exercée par celles qui sont légèrement excitantes, sur la marche et la terminaison de certaines maladies. Bien plus, les commotions que les passions fortes communiquent à tout l'organisme, ont, dans quelques cas, causé la guérison de maladies qui avaient résisté à toutes les ressources de l'art. Les fastes de la science offrent des exemples nombreux de ces cures en quelque sorte merveilleuses; et quoiqu'on ne doive admettre qu'avec réserve beaucoup d'entre eux, il en est pourtant un assez grand nombre dont l'authenticité est incontestable, et que l'expérience journalière vient encore confirmer. Ainsi il est certain que de fortes émotons de l'âme ont guéri des fièvres intermittentes, des paralysies, des hémorrhagies, des névroses; et des médecins justement célèbres ont employé les passions avec succès dans la cure de plusieurs de ces maladies.

Mais les occasions dans lesquelles cette ressource thérapeutique peut être mise à profit doivent être bien rares; et il faudrait, pour se hasarder à y recourir, un concours de circonstances bien favorables, et une connaissance très-approfondie du caractère et du degré de susceptibilité du malade. Encore ne serait-ce que dans des cas extrêmes, et après avoir épuisé toutes les ressources de la thérapeutique, qu'un médecin pourrait être autorisé à faire naître chez un malade une de ces violentes émotions dont les effets ne peuvent pas être calculés à l'avance, et peuvent si facilement dépasser le but qu'on cherche à atteindre. Dans presque tous les ouvrages qui traitent des passions sous le rapport médical, on propose pour exemple le célèbre *Boherhaave*, faisant cesser tout à coup, au moyen de la terreur, une épidémie d'épilepsie imitative. Il est loin de ma pensée de chercher à rien diminuer de la gloire de ce grand médecin. Mais le fait qu'on cite avec tant de complaisance ne me paraît rien moins que propre à engager les médecins à imiter la hardiesse de leur il-

lustre devancier, s'il est vrai que la guérison des malades fût achetée de la mort de l'un d'eux, qui expira de frayeur au moment où l'on feignait de vouloir lui appliquer le cautère. C'est donc avec la plus grande réserve, je le répète, qu'on doit avoir recours à des moyens si dangereux, dont il vaudrait peut-être mieux s'abstenir tout-à-fait. Il n'en est pas de même des passions douces, qui n'offrent jamais de danger, et dont l'utilité est incontestable dans une foule de cas, et surtout dans les maladies accompagnées de débilité générale. Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur le parti qu'on peut tirer des passions pour la guérison des maladies. Je me hâte de terminer cet essai par quelques considérations générales sur les moyens de prévenir ou de diminuer les maux que les passions peuvent causer.

C'est surtout à prévenir les passions violentes qu'on doit s'appliquer; car il arrive bien souvent que tous les secours de l'art restent infructueux aussitôt qu'elles ont éclaté. L'éducation physique et morale de l'homme offre le principal et le plus sûr moyen de le prémunir contre les excès des passions. C'est dès l'enfance qu'il faut s'attacher à combattre les prédominances de penchans dépendantes de l'organisation; et le meilleur moyen de le faire avec avantage est de chercher à contrebalancer la suractivité native d'un penchant par l'exercice presque exclusif des autres aptitudes. L'étude des arts libéraux et de la philosophie, en éclairant l'esprit de l'homme et en élevant son âme, lui feront éviter sûrement la plupart des passions exagérées qui ont souvent leur source dans l'ignorance, les préjugés et la pusillanimité.

On peut aussi tirer un grand parti des diverses influences du climat, du régime, des habitudes, etc., pour modifier l'organisation et par elle les dispositions morales.

Enfin on éloignera avec soin toutes les causes qui peuvent communiquer à l'âme de fortes secousses. C'est surtout quand il s'agira d'apprendre à quelqu'un une nouvelle susceptible de faire naître une joie vive ou une peine cuisante, que les plus grandes précautions devront être prises, et adaptées au caractère et à la susceptibilité individuels.

Ces préceptes, applicables à toutes les conditions de la vie, doivent être surtout suivis à l'égard des malades, et avec d'autant plus de sollicitude, que leur oubli serait plus funeste.

Lorsque les passions ont éclaté, on doit combattre par les ressources ordinaires de la médecine les accidens immédiats et les lésions consécutives qui résultent du bouleversement des fonctions, puis avoir recours aux conseils de la philosophie, aux consolations de l'amitié, et à un usage bien entendu des distractions, pour éteindre peu à peu le feu des passions, quand la morale ou quelque autre obstacle invincible s'opposent à leur satisfaction, ou quand leur cause n'est pas de nature à pouvoir être détruite.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*edente* Foesio.)

I.

Valida quidem apoplexia nullo modo sanatur, levis verò non facilè. *Sect.* 2, *aph.* 42.

II.

At corporis siderationes contingunt eâ ætate maximè quæ est à quadragesimo ad sexagesimum. *Sect.* 6, *aph.* 57.

III.

Quibus benè valentibus capitis dolores de repente contingunt, statimque voce deficiunt, et stertunt, intrà dies septem pereunt, nisi febris eos prehenderit. *Ibid.*, *aph.* 51.

IV.

Ex ictu in capite accepto, stupor aut desipientia, malo est. *Sect.* 7, *aph.* 14.

V.

Qui crebrò et vehementer citrà manifestam causam animo linquuntur, repentè moriuntur. *Sect.* 2, *aph.* 41.

VI.

Qui spumantem senguinem sputo rejiciunt, iis ex pulmone educitur. *Sec.* 2, *aph.* 13.

VII.

Mente constare, et benè habere ad ea quæ offeruntur, quovis in morbo bonum; contrà verò malum. *Ibid.*, *aph.* 33.

VIII.

Morborum acutorum non in totum certæ sunt prænunciationes, neque salutis, neque mortis. *Ibid.*, *aph.* 19.